

DESTIN ET LIBERTÉ DANS *ÉLECTRE* OU LA CHUTE DES MASQUES DE MARGUERITE YOURCENAR

par Françoise BONALI-FIQUET (Parme)

Transformant l'histoire d'Electre en "tragédie bourgeoise" [1], Giraudoux avait montré la lutte que livre la fille d'Agamemnon pour découvrir la vérité sur la mort de son père. "Electre, c'est pour moi le mythe de la vérité", déclara le dramaturge à la veille de la première représentation de la pièce en 1937 [2].

Quelques années plus tard, alors qu'elle se trouvait aux Etats-Unis, Marguerite Yourcenar proposa une nouvelle version du drame grec [3]. Alors que l'action de la pièce de Giraudoux est fondée sur une enquête policière et sur la découverte du crime, Marguerite Yourcenar, comme Sophocle et Euripide, fait voir le châtiment en marche. Irritée par la "Grèce ingénieuse et

[1] C'est l'expression utilisée par Jean Giraudoux lors de la première représentation de la pièce, dans une interview qu'il accorda à André Warnod et qui fut publiée dans *Le Figaro* du 11 mai 1937, sous le titre "J'ai épousseté le buste d'Electre", dont Michel Raimond cite d'amples extraits dans un livre intitulé : *Sur trois pièces de Jean Giraudoux*, Paris, Nizet, 1982, pp. 83 sq.

[2] *Ibidem*.

[3] La première édition fut publiée à Paris, chez Plon, en 1954, mais la pièce remonte à l'été 1943, d'après la *Chronologie* qui figure dans les *Œuvres romanesques* (Paris, Gallimard, 1982, "Bibliothèque de la Pléiade", p. XXII). *Electre ou la Chute des masques*, qui fut l'objet d'une prépublication en 1947 par le *Milieu du siècle* a été rééditée par les éditions Gallimard, en 1971, dans le second volume du *Théâtre* de Marguerite Yourcenar, qui contient en outre *Le Mystère d'Alceste* et *Qui n'a pas son Minotaure?*

Pour une approche d'*Electre ou la Chute des masques*, nous disposons de la pénétrante analyse proposée par Pierre Brunel, en 1984, lors du Ier Colloque

parisianisée” [4] de Giraudoux, auquel elle reproche d’avoir offert au public des caricatures de mythes plutôt que des mythes, elle est revenue à une interprétation plus dépouillée du drame grec. Elle a sans doute aussi voulu faire descendre Electre du piédestal où tant de poètes l’avaient hissée. Comme l’a souligné Pierre Brunel, on commet un contresens lorsqu’on fait d’Electre “le parangon de toutes les vertus” [5].

Marguerite Yourcenar s’est écartée de l’image de la pure jeune fille que nous renvoient les miroirs de *L’Orestie* et *l’Electre* de Sophocle, préférant le personnage plus complexe de la pièce d’Euripide, où l’on assiste déjà à une certaine dévalorisation du mythe. En effet, les sentiments qui animent Electre ne sont pas aussi purs qu’il y paraît et la rancune se mêle à sa soif de justice. L’auteur s’est expliquée sur les raisons qui l’ont poussée à choisir la version d’Euripide plutôt que celles d’Eschyle ou de Sophocle : “C’est parce qu’elle correspondait au goût et aux conditions de notre temps, que de toutes les anciennes présentations d’Electre, j’étais allée à la plus sombrement réaliste, à celle où les protagonistes cachés ou en fuite ont pris l’habitude d’un mode de vie souterrain où la misère et l’humiliation enveniment la haine” [6]. C’est la manière dont l’humiliation conditionne la justice et la transforme en vengeance qui a intéressé Yourcenar dans la version d’Euripide. Dans une étude sur la mythologie, publiée en 1945, à Buenos Aires dans les *Lettres françaises* dirigées par Roger Caillois, elle a, en effet, précisé :

Il ne s’agit plus de justice à obtenir mais de rancune à satisfaire : avec cette Electre exaspérée, misérable, liée à un moujik au grand cœur par le plus absurde des mariages blancs, excitant au crime un

international consacré à l’écrivain par l’Université de Valencia, en Espagne, dont les actes ont été récemment publiés sous la direction d’Elena Real (Valencia, Universitat de Valencia, 1986 ; voir plus spécialement les pages 27-35).

- [4] Voir à ce sujet les aveux de l’écrivain dans la préface de *Feux* (datée du 2 novembre 1967) in *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 1043.
- [5] Pierre BRUNEL, Paris, A. Colin, 1972, p. 170. Ce texte, désormais intitulé *Pour Electre*, a été réédité en 1982.
- [6] Marguerite YOURCENAR, *Avant-propos d’Electre ou la Chute des masques*, in *Théâtre II, op. cit.*, p. 20.

Destin et liberté dans "Électre ou la Chute des masques"

inconsistant Oreste, simulant enfin une grossesse pour apitoyer sa mère et l'attirer dans un guet-apens, Euripide est le premier à entrouvrir, probablement par mégarde, la boîte de Pandore pleine des richesses inépuisables du subconscient [7].

Chez les auteurs grecs la seule perspective dramatique et tragique, c'était de savoir comment s'accomplirait la vengeance, de quelle manière il serait possible de s'approcher des coupables. Le ressort de l'action était lié à la ruse qui permettrait d'accomplir le double meurtre. Marguerite Yourcenar reprend la solution du guet-apens qui se trouve déjà chez Euripide. Toute l'action est centrée sur la préparation du complot au premier acte — qui constitue en quelque sorte un moment d'attente — et sur sa réalisation à l'acte II où le spectateur assiste aux châtiments successifs de Clytemnestre (scène I) et d'Égisthe (scène IV).

L'auteur donne à la préparation du complot le caractère d'un rite religieux et elle retrouve par là la grandeur de la tragédie antique, qui n'était pas conçue comme un divertissement mais comme une cérémonie religieuse. "L'important — précise Henry Amer dans un article intitulé "Le hasard, l'homme et les dieux" — n'était pas de distraire les spectateurs en portant à la scène les tribulations d'une illustre famille ou les mésaventures d'un personnage emprunté aux légendes, mais de suggérer à travers ces mésaventures et ces tribulations, la présence d'une puissance surnaturelle inaccessible aux atteintes des hommes [...]. Il s'agissait de rappeler aux hommes oublieux, toujours présomptueux, qu'ils sont en liberté surveillée, que leur histoire est un destin, c'est-à-dire qu'elle est voulue, organisée, dirigée par des entités supérieures" [8].

Venger Agamemnon est un geste dicté par les devoirs filiaux et Electre, en se référant aux liens du sang n'hésite pas à qualifier de "messe" le complot qu'elle prépare avec la complicité d'Oreste et de

[7] Marguerite YOURCENAR, "Mythologie III, Ariane-Electre", *Lettres françaises* (Buenos Aires), n° 15, 1er janvier 1945, p. 40. Le texte de cet extrait est repris avec quelques variantes dans l'*Avant-propos* mentionné précédemment.

[8] *Nouvelle Revue Française*, 1er mars 1965, cité dans l'étude de Michel RAIMOND, *Sur trois pièces de Jean Giraudoux*, cit., pp. 95-96.

Pylade : "Ce qui va se passer ici, dit-elle, est une espèce de messe où il convient que tous participent" [9]. Elle veut donner ainsi un caractère sacré à son geste et tout naturellement elle commence la célébration en implorant la divinité : "Au nom du Père... Au nom du Fils" [10]. Nous reconnaissons aisément ici l'invocation prononcée par les catholiques au début de la célébration de la messe. Il y a là un anachronisme qui n'est pas dicté, comme on aurait pu le croire, par une intention parodique ou blasphématoire de la part de l'auteur [11], mais qui sert à rendre le caractère sacré de la tragédie à un public moderne. Dans la messe d'Electre, il s'agit de donner à ce qui pourrait apparaître un crime [12] un caractère de libération et de purification. Ce geste a pour but de transformer la situation d'Oreste, de le rétablir dans ses droits de succession au trône d'Agamemnon et de le laver de l'horrible soupçon d'avoir fait cause commune avec les assassins de son père.

Avant d'agir, Electre se met sous la protection divine : elle adresse une prière à son père défunt qui se confond à ses yeux avec la puissance divine, comme il ressort d'une réplique à Oreste : "Ils ont tué Dieu, le seul dieu que les enfants comprennent, le dieu à l'image duquel ils imaginent Dieu" [13]. Marguerite Yourcenar a imaginé la prière d'Electre et d'Oreste en déformant le *Pater noster* chrétien :

Electre : Notre père qui êtes dans la tombe...

Oreste : Que votre volonté soit faite...

Electre : Que votre vengeance arrive...

Oreste : Et pardonnez-nous nos offenses...

[9] *Electre ou la Chute des masques*, 1ère partie, sc. IV, *op. cit.*, p. 47.

[10] *Ibidem*.

[11] Nous trouvons un anachronisme du même genre dans *Le Mystère d'Alceste*, à propos duquel l'auteur a précisé: "Quand par exemple Hercule dans l'épreuve lève les mains et invoque tantôt son Père Céleste, tantôt son Père qui est au ciel, l'allusion n'a pas, comme on pourrait le croire, je ne sais quel but ironique ou blasphématoire : au contraire, elle existe pour nous rappeler que cette prière est véritablement une prière et s'adresse à cette grande forme imprécise que nous appelons Dieu", cf. *Examen d'Alceste*, in *Théâtre II*, *op. cit.*, p. 100.

[12] Voir à ce propos la réponse d'Electre à Pylade à la fin de la première partie de la pièce (sc. IV, p. 47).

[13] *Electre ou la Chute des masques*, *op. cit.*, p. 51.

Destin et liberté dans "Électre ou la Chute des masques"

Electre : Puisque nous ne pardonnons pas à ceux qui nous ont offensés ^[14].

Lors de la première représentation de la pièce en 1954, on y a vu une caricature du *Pater* ^[15], mais pour surprenante qu'elle puisse paraître, cette prière n'est rien d'autre qu'une actualisation des invocations aux dieux infernaux de la tragédie antique. Elle semble, en effet, calquée sur l'invocation du Coryphée aux Dieux de l'enfer dans *Les Choéphores* :

Allons, dieux qui régnent sous la terre, entendez l'imprécation, et dans votre clémence, envoyez à ces enfants votre secours victorieux ^[16].

La prière d'Electre et d'Oreste se comprend dans la logique de la loi d'Apollon (le sang seul peut payer le sang), que le chœur de la pièce d'Eschyle rappelle au fils d'Agamemnon pour faire taire les scrupules qui l'assaillent à l'idée de commettre un matricide ^[17]. Dans *La Chute des masques*, cette invocation adressée à un mort qui attend d'être vengé clôt une scène où tous les efforts d'Electre tendent à affermir la volonté d'Oreste, qu'elle a accueilli comme une bénédiction à la scène III : "Ah ! Soyez bénis, pieds nus du Vengeur" ^[18], s'écrie-t-elle à son retour d'exil.

A la fin de la scène IV de l'acte I, Electre évoque plusieurs fois le geste criminel de Clytemnestre et d'Egisthe en présence d'Oreste. Ses phrases scandées à la manière des litanies ("Ils l'ont tué jeune encore, prêt pour d'autres batailles, mûr pour d'autres victoires", repris plus loin par : "Ils ont tué Dieu, le seul dieu que les enfants comprennent" et enfin par "Ils ont détruit le bonheur... Ils ont anéanti l'innocence..."), assument une valeur incantatoire et Electre parvient à envoûter Oreste qui finit par admettre la

[14] C'est sur ces invocations que s'achève la première partie de la pièce.

[15] Cf. la recension de Gabriel Marcel dans les *Nouvelles littéraires*, en octobre 1954.

[16] Nous citons le texte d'après la traduction de Paul Mazon dans ESCHYLE, *Théâtre*, t. II, Paris, Les Belles Lettres, 1935, p. 97.

[17] On peut se reporter sur ce point à la *Notice* de Paul Mazon dans son édition des *Choéphores*, où il précise que "celui qui se refuse au devoir de la vengeance contracte la même souillure que le meurtrier" (*op. cit.*, p. 76).

[18] *Electre ou la Chute des masques*, *op. cit.*, p. 43.

nécessité de punir les assassins. Dans cette scène, l'héroïne de Marguerite Yourcenar se rapproche de l'Electre d'Eschyle qui s'était vu assigner dans *Les Choéphores* "le rôle passif et magique de vocifératrice" [19].

L'auteur moderne parvient justement à récupérer cette magie des mots qui rendent le caractère inéluctable du destin. Mais son Electre ne se contente pas de la position de retrait qu'elle avait dans les tragédies grecques. Elle ne se limite pas à encourager Oreste comme chez Sophocle ou à prendre l'initiative du châtement comme dans la version d'Euripide, elle revendique ici un rôle de protagoniste. Et si elle écarte avec dédain le plan préparé par Théodore pour accomplir ce qu'elle considère "un acte de justice", c'est justement parce que dans ce projet elle ne jouait aucun rôle. Pylade, le douteux ami d'Oreste, avec beaucoup de clairvoyance dira "qu'immobile à [son] poste, [elle] a secrété lentement les fils de [la] nécessité" [20]. D'une certaine manière, on pourrait dire qu'Electre se confond avec le destin. C'est elle qui règle le cérémonial de "l'acte de justice", et même si elle réclame la participation d'Oreste à cette "messe" qu'elle s'apprête à célébrer (sans Oreste le châtement des assassins perdrait toute sa légitimité), elle agit seule et n'hésite pas à étrangler elle-même sa propre mère.

A l'acte II, nous assistons à la chute des masques. En mourant Clytemnestre révèle à sa fille que les motifs qui ont guidé son geste sont beaucoup moins purs qu'il n'y paraît et qu'elle a, en fait, été poussée par sa jalousie à l'égard d'Egisthe, qu'elle aime en secret. Marguerite Yourcenar a traité l'affrontement de Clytemnestre et d'Electre avec une violence inouïe. Elle va encore plus loin qu'Euripide qui montrait déjà la férocité d'Electre dans toute son horreur et elle offre de la jeune fille une image d'une cruauté insoutenable, comme on peut en juger d'après les insultes qu'elle lance à sa mère avant de l'étrangler :

[19] Marguerite YOURCENAR, *Avant-propos d'Electre ou la Chute des masques*, cit., p. 11.

[20] *Ibidem*, première partie, scène III, p. 40.

Destin et liberté dans "Électre ou la Chute des masques"

Chienne, vache, chamelle ! Tais-toi... Se taira-t-elle ? Tais-toi, dis-je...
Ah ! Je m'accroche à ton gros cou, je secoue tes grosses joues pour
t'empêcher de parler... [21].

En faisant d'Electre une espèce de furie, l'auteur amène le spectateur à méditer sur la haine et la vengeance. L'outrance d'Electre remet en cause le bien-fondé de son geste qu'elle essayait de faire passer pour un acte de justice.

Jusqu'ici Marguerite Yourcenar est restée très proche de la version d'Euripide, dont elle s'est contentée d'accentuer le réalisme^[22] et la violence, mais elle introduit de profondes innovations par rapport à ses sources antiques en abordant la scène du châtement d'Egisthe. Lorsqu'il se trouve menacé par Electre, Pylade et Oreste, le mari de Clytemnestre fait une série de révélations qui renversent les données de la légende.

Nous apprenons que Pylade est à la solde d'Egisthe qui l'a chargé de veiller à l'éducation d'Oreste, qui est en réalité son fils, et que c'est pour protéger Oreste dont les jours étaient en danger qu'Egisthe s'est trouvé dans la nécessité de tuer Agamemnon.

Ce secret dévoilé modifie profondément la situation d'Oreste et nous arrivons au cœur du problème qui a intéressé Marguerite Yourcenar et qu'elle a elle-même énoncé en ces termes :

Que deviendraient l'indignation, la haine et leur succédané, la vengeance, que le vengeur se plaisait à décorer du beau nom de justice, si la position dans laquelle ce vengeur croyait se trouver par rapport à ses ennemis apparaissait subitement sous un jour nouveau: si, par exemple, le Prince de Danemark s'apercevait qu'il n'est pas le fils du monarque assassiné, mais au contraire celui de l'assassin et de l'usurpateur, s'il se trouvait tout à coup issu de cet adultère à demi

[21] *Ibidem*, p. 60.

[22] Le début de la pièce souligne de manière significative la déchéance d'Electre. Théodore dit avoir compris ce que signifie l'injustice lorsqu'il aperçut la fille d'Agamemnon, "les mains crevassées", "bêchant dans le jardin sous la pluie, voutée comme une vieille, grise et noire comme une femme qui creuse une tombe" (p. 29).

Françoise Bonali-Fiquet

incestueux qu'il réproouve, solidaire de sang et d'intérêt avec le parti du crime ^[23]?

La révélation de sa véritable origine n'apporte pas à Oreste le soulagement que nous pouvions escompter de la part d'un être qui avait montré une telle réticence pour le matricide ^[24]. Loin d'apprécier l'horizon de liberté qui s'offre à lui, Oreste est pris de vertige. Tout d'abord il est accablé d'apprendre que celui qu'il croyait son ami était en fait un agent au service d'Égisthe :

Cette propreté du malheur en commun n'était même pas propre... Cette solitude de l'exil n'était même pas solitaire ... Je n'étais qu'un enfant tendrement promené de cage en cage ^[25].

C'est tout un monde de certitudes qui s'effondre pour lui, comme en témoigne l'angoissante question qu'il pose à Pylade : "Vais-je vivre toute ma vie dans un monde où chaque corridor de mine est miné à son tour, où chaque secret cache un secret, où chaque mensonge recèle un mensonge" ^[26]? Il est horrifié de découvrir que la vérité n'est pas aussi simple qu'il y paraît et que même les êtres les plus chers peuvent nous renvoyer l'image de la tromperie :

Et tout cela s'est agité autour de moi à mon insu ! Presque à mon insu... Et je suis comme l'homme qui découvre tout à coup que des monstres habitent son verre d'eau ^[27].

Lorsque les masques tombent, la vérité apparaît dans toute sa mesquinerie. Oreste découvre que l'amour d'Électre pour son frère n'était pas aussi désintéressé qu'il pouvait sembler et qu'en lui c'était le vengeur qu'elle aimait. Il comprend qu'il n'a été qu'un instrument et un jouet entre les mains de sa sœur et il en arrive à douter de sa propre identité "dans ce monde si confus où [il] existe à tâtons" ^[28].

[23] *Avant-propos d'Electre*, cit., p. 18.

[24] Première partie, scène IV, p. 46.

[25] Deuxième partie, scène IV, p. 69.

[26] *Ibidem*.

[27] *Ibidem*, p. 71.

[28] *Ibidem*.

Destin et liberté dans "Électre ou la Chute des masques"

La révélation du nom de son véritable père a quelque chose d'intolérable pour Oreste, qui a été élevé dans le culte d'Agamemnon et dans la haine de ses assassins :

De sorte que je suis le produit de cette trahison, de ce mensonge... De sorte que leurs baisers me concernent plus que la gloire de l'autre... De sorte que j'ai pleuré un faux père depuis l'âge de douze ans ^[29].

Oreste a comme l'impression qu'on lui arrache une partie de son passé. Venger Agamemnon n'a désormais plus de sens pour lui. Devant cette situation nouvelle, va-t-il épargner son vrai père ? "Est-ce qu'il suffit — comme le demande Electre ^[30] — d'une seule vérité ajoutée ou supprimée pour tout changer ?" Les révélations d'Egiste sont trop grandes pour Oreste qui s'abandonne au découragement :

J'ai été dix-huit ans le fils de l'autre, de l'assassiné, de l'homme à barbe rousse égorgé à son retour au foyer. Comme je l'ai haï, ce père qui me forçait à le venger [...] Et me voilà maintenant fils d'Egiste... Me voilà forcé de ressembler à quelqu'un d'autre, et pas seulement de lui ressembler, mais de le supporter et pas seulement de le supporter, mais de le soutenir, de le consoler peut-être [...]. Et je n'en sortirai jamais, moi, Oreste! ^[31]

Prisonnier de la loi d'Electre, modelé par la haine et la rancune, Oreste est incapable de saisir la liberté qui s'offre à lui. Il va frapper son propre père parce que la seule chose qui donne un sens à sa vie, qui lui permet de s'affirmer en tant qu'Oreste, c'est l'accomplissement de ce geste préparé avec la complicité d'Electre et de Pylade. En effet, il comprend que "s'il y a encore dans [s]on univers quelque chose de dur et de solide, comme un pal ou comme un pieu, c'est l'amour d'Electre" ^[32], et c'est la raison pour laquelle il recherche désespérément l'appui de sa sœur :

Electre... Ton bras, Electre... Ton bras auquel je me suis habitué... Ne pars pas sans moi... Ne monte pas sans moi dans cette barque... Nous voilà seuls... Nous voilà tous trois seuls au monde ^[33].

[29] *Ibidem*, p. 72.

[30] *Ibidem*, p. 73.

[31] *Ibidem*, p. 74.

[32] *Ibidem*, p. 71.

[33] *Ibidem*, p. 75.

Françoise Bonali-Fiquet

L'auteur est ainsi parvenue à "montrer l'affreuse ou sublime persistance des êtres à demeurer eux-mêmes quoi qu'on fasse" [34], sous les traits d'un Oreste pitoyable, qui ne sait plus très bien qui il est après les révélations d'Egiste. Commentant l'action, Pylade dit avec beaucoup de perspicacité qu' "on ne sait jamais en ce bas monde si on est le vengeur de son père ou un parricide" [35].

Sauvé par la clémence d'Egiste, Oreste rejoint Electre et Pylade. Forts de leur union, les trois amis se croient libres : "Nous voilà liés... Nous voilà seuls... Nous voilà libres...", proclame Oreste à bout de forces [36]. Ils ont échappé à la justice des hommes, mais ils sont loin d'avoir trouvé la paix : "quand la porte de la hutte se referme sur les trois fugitifs unis par un crime dont les mobiles mêmes se sont désagrégés en eux, nous devons sentir que rien ne dénouera plus ces trois êtres inséparables qui seront tour à tour les uns pour les autres, leurs dieux et leurs Furies, leurs infirmiers et leurs fantômes" [37].

S'opposant à une vision manichéenne de la réalité, Marguerite Yourcenar a voulu montrer la complexité des motivations qui guident notre parcours humain. Le bien et le mal, loin d'être profondément scindés se mêlent parfois de manière subtile. Tout serait trop simple si le mal était seulement du côté de Clytemnestre.

La révélation finale d'Egiste n'a pas produit un total renversement des valeurs parce qu'Oreste n'a pas voulu regarder en face la nouvelle réalité qu'il découvre. Incapable de dévier la trajectoire de la fatalité, Oreste s'est laissé posséder par la volonté d'Electre. Victime d'un passé trop lourd pour ses faibles épaules, il n'a pas su affronter son propre destin.

[34] Cf. *Avant-propos d'Electre ou la Chute des masques*, cit., p. 20.

[35] *Electre ou la Chute des masques*, op. cit., deuxième partie, sc. IV, p. 75.

[36] *Ibidem*, p. 76.

[37] *Avant-propos d'Electre ou la Chute des masques*, cit., pp. 21-22.